

CONCOURS INTERNE DE BIBLIOTHECAIRE TERRITORIAL

Session 2011

**NOTE DE SYNTHÈSE à partir d'un dossier
portant sur les lettres et les sciences humaines et sociales**

Durée : 3 heures
Coefficient : 2

Vous êtes bibliothécaire territorial dans la ville de X. Le directeur de votre médiathèque vous demande de rédiger à son attention, exclusivement à l'aide des documents joints, une note de synthèse sur la littérature jeunesse aujourd'hui et son influence sur la lecture.

- Document 1 :** « Etes-vous pour une jeunesse sans littérature ? » - lemonde.fr - 07/04/2010 - 1 page
- Document 2 :** « La littérature, un art nouveau à l'école » - BBF, t. 49, n°1 - 2004 - 3 pages
- Document 3 :** « Comment donner le goût de lire à nos enfants ? » - suite101.fr - 01/02/2010 - 2 pages
- Document 4 :** « □ Les jeunes lisent □ ou le prototype de l'escroquerie intellectuelle » - Blog du Figaro - 02/12/2010 - 2 pages
- Document 5 :** « Le livre protège de la vérité qui tue » - Le Monde - 03/12/2010 - 3 pages
- Document 6 :** « La Littérature jeunesse doit-elle entrer dans les salles de classe ? » - Cahiers pédagogiques - 07/04/2008 - 3 pages
- Document 7 :** « La Littérature jeunesse a bien changé » - La Croix - 25/11/2009 - 2 pages
- Document 8 :** « Littérature jeunesse : la bibliothèque idéale » - Cyberpresse.ca - 21/09/2008 - 3 pages
- Document 9 :** « Lisez jeunesse ! » - lepress.fr - 24/11/2010 - 1 page
- Document 10 :** « Comment notre cerveau s'adapte-t-il au net ? » - telerama.fr - 23/07/2009 - 3 pages
- Document 11 :** « Les jeunes lisent, mais pas comme avant » - Journal du CNRS - 24/11/2010 - 2 pages

Ce dossier contient 26 pages, y compris celle-ci.

Certains documents peuvent comporter des renvois à des notes ou à des documents volontairement non fournis car non indispensables à la compréhension du sujet.

Vous ne devez faire apparaître aucun signe distinctif dans votre copie, ni votre nom ou un nom fictif, ni signature ou paraphe.

Aucune référence (nom de collectivité, nom de personne, ...) autre que celle figurant le cas échéant sur le sujet ou dans le dossier ne doit apparaître dans votre copie.

Seul l'usage d'un stylo soit noir, soit bleu est autorisé (bille, plume ou feutre). L'utilisation d'une autre couleur, pour écrire ou souligner, sera considérée comme un signe distinctif, de même que l'utilisation d'un surligneur.

Le non-respect des règles ci-dessus peut entraîner l'annulation de la copie par le jury.

Les feuilles de brouillon ne seront en aucun cas prises en compte.

Le Monde.fr

Etes-vous pour une jeunesse sans littérature ? par Christophe Honoré

LEMONDE.FR | 07.04.10 | 16h34 • Mis à jour le 07.04.10 | 20h30

A quoi ressemble un spécialiste de la littérature jeunesse ? A personne. A quoi ressemble un amoureux de la littérature jeunesse ? A personne.

Pour la majorité des gens, la littérature jeunesse est une immaculée conception destinée à des catégories d'âges : 6-9 ans, 11-13 ans... Des livres à porter selon sa taille et son poids. C'est un territoire que seules quelques bonnes femmes parcourent, un pays oublié sur une carte imaginaire, un outil qui ne sert pas. Pourtant, au fil des ans, il faudrait être aveugle pour ne pas voir gagner en superficie les rayons jeunesse dans les librairies. Mais plus cette littérature envahit, enrichit, moins on en parle. Moins on s'en soucie. Moins on la considère.

Les quotidiens ont depuis longtemps abandonné toute velléité critique la concernant, les universitaires bâillent dès qu'on ose évoquer son existence et dans les familles, si on veut que l'enfant lise, on se fout bien de savoir quel livre il a entre les mains. Difficile dans ce contexte de ne pas comprendre une décision telle que celle bientôt prise par le conseil général du département de Seine-Saint-Denis.

Au temps des restrictions budgétaires, c'est la culture qui apparaît luxueuse, élitaire, non prioritaire. Au temps d'une culture méprisée, c'est la littérature jeunesse dont on peut se détourner comme si elle n'avait jamais existé. La situation est cruelle, elle est alarmante, elle n'est pas surprenante.

Alors quoi, il y a des luttes plus urgentes, non ? Non. Parce que c'est ce département qui abrite le plus grand salon français de littérature jeunesse, le salon de Montreuil, et qu'en ne reconduisant pas les subventions habituelles, la collectivité publique se désengage de toute une politique du livre à destination de la jeunesse. Dans cette affaire, le salon de Montreuil et les activités qu'il organise tout au long de l'année sont menacés, dénigrés, balayés. Laisser faire c'est renoncer au combat exaltant entrepris il y a une trentaine d'années pour faire émerger l'idée que le livre pour enfants n'est pas un sous-livre rédigé par des non-écrivains. Laisser faire, c'est penser qu'il n'est pas nécessaire de former des adultes spécialistes de la littérature jeunesse, qui sauront être les passeurs entre les livres et les enfants. Parce que, ne nous trompons pas, ici comme ailleurs, les livres exigeants ne sont pas les plus accessibles.

Une masse de livres idiots fait barrage entre l'enfant et la vraie littérature. Et les parents bienveillants font rarement des bons prescripteurs de livres pour leurs enfants, préférant toujours lire une histoire douce et tendre à une histoire teigneuse et sèche. Les parents lisent comme ils s'habillent le matin, ils ne peuvent s'empêcher de finir chaque phrase à la manière dont on remonte une fermeture Eclair. La littérature jeunesse, quand elle est de la littérature, n'est pas une protection, c'est une découverte. Penser que le livre pour enfant est finalement une affaire domestique, une affaire privée, familiale, c'est méconnaître dangereusement l'intérêt et le pouvoir de la littérature jeunesse. Oui, le roman jeunesse est un lieu de rencontre entre l'enfant et l'adulte, mais ce qui est passionnant, c'est que cet adulte est un étranger pour l'enfant.

Dans une société qui a tendance à faire de l'enfant une victime de l'adulte, la littérature jeunesse offre une autre voie, joyeuse et optimiste, où l'adulte n'est plus celui qui menace mais celui qui révèle. Il y a tant d'a priori, de lieux communs, d'ignorance autour de la littérature jeunesse pour ne pas soutenir coûte que coûte tous ceux qui ont pour projet d'éclaircir cette friche. Il y a tant de modernité, de vraie politique, d'émotions dans les livres jeunesse qu'il est temps non seulement de réclamer une stabilité financière pour les actions menées par toutes les associations dédiées aux livres jeunesse, mais d'organiser enfin une ample réflexion autour de cette littérature, de ces acteurs, ces passeurs, ces lecteurs. Un enfant touché par la littérature est un adulte sur qui nous pourrions compter.

Christophe Honoré est cinéaste

La littérature, un art nouveau à l'école

L'entrée de la littérature dans les nouveaux programmes de l'école primaire est un événement de grande portée qui croise des enjeux disciplinaires, artistiques et sociétaux. Ce travail a été proposé sous l'impulsion de Jack Lang, alors ministre de l'Éducation nationale, dans le cadre d'une rénovation dont la philosophie générale est de favoriser, au sein de l'école, le développement complet de l'enfant, de son intelligence, de sa capacité d'abstraction, mais aussi de sa sensibilité.

Henriette Zougébi

Centre national
de documentation pédagogique
henriette.zoughebl@cndp.fr

Ce qui m'a animée dans cette mission est une aspiration à l'égalité pour tous les enfants, de lutte contre les inégalités scolaires. Ayant beaucoup travaillé en Seine-Saint-Denis, je considère que cette idée est très importante. Pour la première fois dans l'histoire de l'Éducation nationale, la littérature, partie intégrante de ce projet, était placée du côté des arts et non pas seulement du côté de la maîtrise de la langue. Il faut percevoir qu'un petit déplacement non sans importance s'est alors opéré. Bien évidemment, la littérature existe à l'école depuis toujours, elle y a une place royale. À l'école primaire, elle était souvent du côté de la maîtrise de la langue et, au collège ou lycée, du côté d'un travail critique sur les livres. La placer du côté des arts opère en soi une petite révolution dans les mentalités. Cela signifie que, la considérant comme un art, on ne la considère pas seulement comme un support ou une matière de lecture.

La découverte de la diversité des genres

Les instructions officielles insistent sur la nécessité pour l'enfant de beaucoup lire, de faire l'expérience

de la lecture d'œuvres littéraires. Les résultats de la consultation sur les nouveaux programmes ont fait apparaître le désir des enseignants d'avoir une liste d'œuvres de référence.

En 2002, à la demande du groupe d'experts chargé des nouveaux programmes, une commission dont j'ai assuré la coordination a travaillé à l'élaboration de cette liste. Notre objectif était de proposer un parcours et des repères pour une première culture littéraire et artistique, et de permettre la découverte de la diversité des genres, que ce soit dans la littérature française ou étrangère : poésie, théâtre, album, bande dessinée, roman, conte.

Une liste d'œuvres de référence est un outil. Afin de constituer une culture littéraire, cette liste établit des liens et une continuité entre l'école et les suggestions de lecture qui sont faites au collège. Elle propose des textes du patrimoine et des œuvres contemporaines. Pour rester en prise avec l'actualité éditoriale, il est prévu qu'elle soit prochainement étendue. Les œuvres littéraires sont lues dans des livres présentés en édition courante ou en livres de poche, en aucun cas sous forme de photocopies ou d'extraits, ni d'éditions préparées pour la classe avec des commentaires

Henriette Zoughébi a fondé le Salon du livre de jeunesse de Montreuil et a dirigé jusqu'en 2000 le Centre de promotion du livre de jeunesse qui le produit. Alors conseillère pour le livre et la littérature au ministère de l'Éducation nationale, elle a participé en 2002 à l'élaboration des nouveaux programmes de l'école primaire. Elle est actuellement chargée de la littérature au département Arts et Culture du CNDP. Elle a dirigé plusieurs ouvrages, dont le Guide européen du livre de jeunesse et le Panorama de l'illustration du livre de jeunesse français (Cercle de la librairie, 1994 et 1996) et La littérature dès l'alphabet (Gallimard, 2002).

ou des exercices. Il ne s'agit donc pas de manuels scolaires, tout à fait nécessaires en revanche dans les apprentissages.

La fréquentation des œuvres, en suscitant de nouveaux désirs, multiplie pour chaque élève les occasions de rencontres avec la littérature. Mais parallèlement, ces préconisations ont pour objectif de permettre la construction d'une culture partagée dans laquelle œuvres du patrimoine et écritures contemporaines jouent un rôle structurant.

Une rencontre avec des œuvres exigeantes

Il est primordial que l'école favorise la rencontre des élèves avec des livres exigeants, sinon un grand nombre d'enfants ne feront jamais cette expérience de lectures fondatrices. Chaque adulte a cette expérience de lectures d'enfance à l'âge de la formation de la personnalité, de la première découverte du monde et de soi-même. Bruno Bettelheim le soulignait déjà : « *Pour avoir très envie de lire, l'enfant n'a pas besoin de savoir que la lecture lui sera utile plus tard, il doit être convaincu qu'elle lui ouvrira tout un monde d'expériences merveilleuses, dissipera son ignorance, l'aidera à comprendre le monde et à maîtriser son destin.* »

La sélection de livres proposée permet l'exploration du singulier de la création en écho au singulier de l'histoire personnelle de chaque en-

fant, en même temps que la construction d'une culture commune. L'ambition des nouveaux programmes est de donner la possibilité de rencontres multiples avec les textes dès le plus jeune âge. Encore faut-il que les livres choisis permettent cet investissement affectif, intellectuel et culturel.

Le secteur de l'édition jeunesse s'est considérablement développé ces trente dernières années et les collections de fiction se sont multipliées. Il s'agit d'un secteur éditorial important à l'intérieur duquel on trouve différents genres littéraires : roman, conte, etc. Comme en littérature générale, certains ouvrages remplissent essentiellement une fonction économique, et sont simplement des supports de lecture, d'autres sont des œuvres et relèvent de la littérature. On sait que certains auteurs écrivent, comme le dit Michel Chaillou, « *avec la part d'enfance qui est en eux* » et

Les livres proposés dans la liste ont en commun une même exigence littéraire et artistique

que leurs récits, qui touchent la sensibilité des enfants, correspondent à un besoin de création. Bien sûr, d'autres ouvrages plaisent aux enfants et peuvent être de sympathiques supports de lecture. Mais qu'il s'agisse de livres publiés dans des collections jeunesse ou en littérature générale, il faut bien admettre que certains sont des œuvres, d'autres obéissent plus volontiers à une logique commerciale formatée.

J'entends souvent dire : « *Peu importe ce que les enfants lisent pourvu qu'ils lisent.* » Je ne suis pas d'accord. Un livre n'en vaut pas un autre. Les livres proposés dans la liste ont en commun une même exigence

littéraire et artistique. Nous avons veillé à ce que la diversité de l'édition soit représentée, mais ce n'est toujours qu'une œuvre, un auteur, un illustrateur qui ont été choisis. Permettre à tous les enfants la rencontre avec des œuvres exigeantes est un grand objectif démocratique et culturel.

Un outil pour les enseignants

Certains enseignants travaillent depuis de longues années sur la littérature. C'est sur leurs expérimentations que s'appuie cette place nouvelle de la littérature à l'école. Il s'agit de passer des expériences innovantes des uns et des autres à une généralisation pour tous les enfants. Il est intéressant de mesurer ce qui bouge sur le terrain dans les classes. Au-delà des professeurs déjà engagés dans un travail autour de la littérature de jeunesse, un intérêt nouveau des équipes enseignantes se développe. Les enseignant(e)s partent à la découverte des livres proposés à l'attention des enfants à travers la liste mise à leur disposition. Nombre d'entre eux en effet ne connaissent pas ces livres. Les témoignages arrivent de toutes les régions aussi bien de la part des professeurs, des conseillers pédagogiques, des inspections académiques, des instituts universitaires de formation des maîtres, des centres régionaux de documentation pédagogique, des libraires, des bibliothécaires, comme des éditeurs. Pourtant, il faut être conscient que le travail ne fait que commencer et que *le chantier est immense*.

Aussi, non seulement ne faut-il pas freiner la dynamique, mais encore faut-il encourager les enseignants polyvalents dans ce qui représente pour eux un immense effort. Après deux années de rencontres dans les académies et les circonscriptions, je suis convaincue que, pour la plupart des enseignants, la liste était et reste un outil nécessaire, soit parce qu'ils ne connaissent pas la littérature de jeunesse, soit parce qu'ils ont besoin

d'être confortés dans leurs choix. L'introduction de la littérature à l'école primaire implique un véritable changement dans les pratiques des enseignants. Sur le terrain, les crédits pédagogiques ainsi que les crédits de formation sont en diminution. Tous regrettent que le ministère n'ait pas accompagné par des crédits spécifiques cette mesure nouvelle.

Il s'agit d'encourager les élèves à prendre le risque d'aller vers l'inconnu, risque plus grand aujourd'hui qu'hier parce que les propositions du marché sont plus normalisées, les images imposées plus prégnantes. En effet, la culture commune des jeunes générations pourrait bien n'être fondée que sur la culture des « marques », des jeux vidéo ou informatiques, des séries ou émissions stéréotypées de la télévision, donc de la culture du marché. Les récits, les contes, les œuvres qui fondent la culture et l'identité des peuples de France, d'Europe et du monde, tels les aventures d'Ulysse, les Contes des mille et une nuits, ceux de Perrault, d'Andersen ou de Grimm, n'étant plus des références que pour une élite privilégiée.

Il ne s'agit donc pas seulement d'entrouvrir la fenêtre à un « plus » culturel, mais vraiment d'encourager les enfants à découvrir le patrimoine littéraire et artistique en même temps que la création la plus contemporaine. Il faut, pour tous les enfants, ouvrir en grand les portes des connaissances de notre temps, de la culture et de l'art. La culture, l'art, la société tout entière ont d'ailleurs besoin de cette ambition nouvelle pour l'école.

Un tel enjeu nécessite l'implication et l'inventivité de l'enseignant(e). Il doit accompagner les enfants, mettre en place les dispositifs pour les encourager à prendre goût à cette aventure de l'esprit, à cet apprentissage de leur liberté. En effet, le texte littéraire ne fonctionne pas en sens unique, mais offre une diversité de possibles, permet les confrontations d'interprétations, les débats autour des textes.

Le rôle du maître est bien de stimuler, de susciter les réactions. L'enseignant doit encourager des expériences diversifiées de lecture en classe. Par exemple, donner du temps à la lecture silencieuse est certainement important pour tous les enfants, plus particulièrement pour

Il faut, pour tous les enfants, ouvrir en grand les portes des connaissances de notre temps, de la culture et de l'art

ceux, souvent plus attirés par le jeu, l'action, qui prennent moins le temps chez eux de la rêverie, de la méditation, voire de l'ennui, temps indispensable à l'appropriation de la lecture. La lecture à voix haute par le maître permet le partage d'émotions, la découverte de sens cachés, bien au-delà du commentaire. La lecture à voix haute des élèves (lectures adressées, lectures distribuées, lectures partagées), à condition qu'elle soit préparée en classe, et que l'enfant y soit initié (respiration, pause, inflexion, exploration des mots), lui permet de transmettre son interprétation, sans être toujours capable de la formuler complètement.

Construire du sens

Pour la mise en œuvre de cet enseignement à l'école primaire, une formation nouvelle est à inventer. En effet, les maîtres sont face à un défi important. Un extraordinaire effort de formation est nécessaire pour réussir toute l'ambition du projet. L'attente est forte dans ce domaine

de la part des enseignants, des bibliothécaires, des formateurs, des professionnels de l'enfance et des parents.

Réussir l'entrée de la littérature à l'école pour tous les enfants constitue une nouvelle ambition culturelle et démocratique. Il s'agit à la fois d'un choix de contenu pour l'enseignement et d'une conception de l'éducation où s'allient liberté, dialogue et créativité. On peut être inquiet de l'inflexion du discours officiel qui met aujourd'hui l'accent sur la lutte contre l'illettrisme, l'apprentissage du code, remettant *de facto* au second plan la construction du sens, pour l'élève, de l'apprentissage de la lecture.

Loin du savoir minimum : lire, écrire, compter, ce qu'il s'agit de vivre, si l'on ne veut pas voir perdurer l'échec de nombreux élèves et la désaffection des études littéraires, c'est un rapport vibrant à la langue à travers les œuvres. Comme l'écrit l'écrivain Pierre Bergounioux, « *Nous sommes des êtres de langage à qui se pose d'entrée de jeu et jusqu'au bout la question de leur sens** ».

Ce que les enfants et les jeunes peuvent trouver dans la littérature, c'est un écho de la complexité du monde, le questionnement du réel par le pouvoir de la langue et des « *versions amples, inouïes, étincelantes de notre expérience* ». Ainsi la littérature, la poésie, le théâtre, bousculent les habitudes, les routines langagières, concourent à la prise de possession des mots, si essentielle pour construire un rapport au monde. Il s'agit de permettre à tous les enfants d'accéder à la complexité du monde, de leur donner à ressentir et à comprendre le rapport à l'expérience humaine que propose la littérature à travers la langue.

Novembre 2003

* Pierre Bergounioux, « Comme des petits poissons », *La Littérature dès l'alphabet*, Gallimard Jeunesse, 2002.

suite101*.fr

Comment donner le goût de lire à nos enfants ?

Sept idées pour emmener les enfants vers les livres

1 févr. 2010 Nathalie Perennes

Si la lecture est une précieuse alliée pour grandir et forger sa personnalité, elle constitue également un atout solide pour perfectionner sa maîtrise de la langue.

Inutile de répéter à votre enfant que lire le rendra bon en orthographe. C'est parce qu'il trouvera du plaisir à lire, ce qu'il veut quand il veut, qu'il s'investira dans la lecture purement scolaire. A vous de lui transmettre le plaisir de lire.

1- Lire des histoires

Un parent sur deux lit chaque jour une histoire à son enfant de moins de trois ans: une vraie rencontre affective autour du livre, entre le parent lecteur et l'enfant qui écoute. Et c'est tant mieux. Petit déjà, l'enfant est sensible à la musique de la langue écrite, et il le restera. En grandissant, la lecture à haute voix lui procurera toujours autant de plaisir. Il y trouvera les réponses aux questions qu'il se pose, y découvrira des émotions et des réactions identiques aux siennes.

Plus tard, cet enfant cherchera à renouer avec ces moments magiques en se plongeant lui-même dans les livres.

2- Donner l'exemple

Un enfant grandit en s'identifiant à l'adulte et en l'imitant. S'il voit ses parents régulièrement captivés par des livres, il souhaitera se plonger comme eux dans ces objets qui recèlent tant de mystères et de richesses.

3- Faire les bons choix

Pour un petit, c'est aux parents que revient cette mission de confiance. Vous pouvez lire comptines et poèmes, et revisiter les contes classiques. Vous pouvez aussi puiser dans les nombreux albums de littérature jeunesse. Toutes ces histoires aideront votre enfant à mieux comprendre les sentiments compliqués qui l'assaillent comme la rivalité entre frère et sœur, la peur d'être abandonné, l'angoisse de la séparation, les interrogations sur son identité de petite fille ou de petit garçon...

Prenez le temps de feuilleter les ouvrages. Autant choisir un livre qui vous touche. Parce que lire à son enfant un livre que l'on apprécie, c'est la garantie de lui transmettre du bonheur! N'hésitez pas à demander conseil aux professionnels (libraire, bibliothécaire, enseignant). Entre parents aussi, vous pouvez échanger des livres qui ont plu à vos enfants.

[

Depuis 2002, les éditions La Fée des Mots tentent de faire découvrir le goût de la lecture aux enfants dits «fragiles», en leur proposant des adaptations personnalisées de grands classiques de la littérature jeunesse.

4- Rester dans le plaisir

Quel que soit son âge, la lecture doit rester une liberté. Si votre enfant ne comprend pas l'histoire dans ses détails, ou s'il ne maîtrise pas tout le vocabulaire, évitez de donner des explications, ou de le bombarder de questions, pendant ou après une lecture. Attendez qu'il se manifeste. Il tient peut-être à ces zones d'ombre afin de pouvoir les combler par son imagination. C'est son droit de petit lecteur!

Relisez le livre auquel votre enfant est attaché, autant de fois qu'il le demande. Juste pour le plaisir... L'enfant se laissera bercer par la musique des mots ou appréciera de pouvoir anticiper sur la «lecture» du texte qu'il connaît; jouez le jeu en le laissant tenir un rôle actif.

5- Accompagner longtemps

Ce n'est pas parce que votre enfant maîtrise la technique du déchiffrage qu'il devient de fait, un lecteur autonome. La lecture est une tâche solitaire et exigeante, qui peut rebuter. Restez présent le plus longtemps possible pour l'accompagner dans son effort, en continuant par exemple, de lui suggérer (sans lui imposer) des livres qui pourraient l'intéresser. C'est la grande époque des livres sur les dinosaures, pirates, chevaliers et châteaux forts qui, derrière la fiction, proposent un aspect documentaire. Les jeunes lecteurs y trouvent des éléments d'information sur le monde dans lequel ils vivent.

De temps en temps, lisez-lui quelques pages à haute voix, pour amorcer le désir ou l'aider à dépasser un endroit un peu laborieux de l'ouvrage. Les temps de lecture avec son enfant sont des moments de connivence et de partage. A consommer à tout âge sans modération!

6- Opter pour la tolérance

Très souvent, l'adolescent lecteur désarçonne ses parents par ses choix de lectures. Les intrigues peuvent se dérouler dans des univers fantastiques, complexes et morbides. Rappelez-vous qu'il n'y a pas de sous-lectures. Tout livre a une valeur; tout est bon à lire pourvu que cela plaise à votre enfant.

Plutôt que de se désoler face à un jeune qui se cantonne aux BD ou mangas, mieux vaut se dire que ces lectures l'initient à d'autres approches et développent d'autres compétences. Et si vous tentiez de vous familiariser avec ces ouvrages, ne serait-ce que pour pouvoir échanger et maintenir la communication.

7- Organiser un temps de lecture

S'atteler à un livre demande de disposer de temps. Pensez à ménager des espaces «vides» dans l'emploi du temps souvent surchargé de votre enfant, voire à ritualiser des moments de lecture partagée dans la soirée ou pendant le week-end. Sans chercher à dévaloriser le temps passé devant les écrans, télé et ordinateur, organisez un temps libre pour d'autres possibilités : Rêvasser et lire.

Tous droits réservés Nathalie Perennes. Demandez l'autorisation de l'auteur avant toute reproduction sur Internet ou dans la presse traditionnelle.

« Les jeunes lisent » ou le prototype de l'escroquerie intellectuelle

In Blog du Figaro

Par Natacha Polony le 2 décembre 2010 <http://blog.lefigaro.fr/education/2010/12/-les-jeunes-lisent-ou-le-prototype-de-lescroquerie-intellectuelle.html>

A l'occasion du Salon du livre de jeunesse de Montreuil sont publiées les traditionnelles statistiques dont le seul but est de nous dire que tout va bien, et qu'il faut se méfier des « idées reçues » (entendez : les vérités qui dérangent). Donc, les journaux télévisés l'ont hier proclamé triomphalement : contrairement à ce qu'on croit, les jeunes lisent beaucoup. 70% des 8-10 ans lisent régulièrement, 50% des 11-13 ans et 40% des 14-16 ans également.

Mais pourquoi diable s'alarmer, puisque tout va si bien ? Et le reportage de France 2 de nous présenter une sympathique fratrie illustrant ces statistiques. Ah, certes, nous dit le journaliste, ils ne lisent pas de classiques. Et d'ailleurs, le frère aîné, environ 15 ans, ne lit rien du tout, cramponné qu'il est à sa Nintendo DS. La deuxième, 12 ou 13 ans, lit... des mangas. Et visiblement, elle ne choisit pas les plus loquaces puisque l'album qu'elle tient entre ses mains est ouvert sur une page où les dessins ne sont ponctués que de trois ou quatre mots dispersés. Elle préfère, dit-elle à la caméra « voir les personnages ». La petite dernière est la seule à lire des romans. De littérature de jeunesse, bien sûr. Adorateurs de Pagnol ou Daudet, passez votre chemin. Et le commentateur de poursuivre, en insistant une fois encore : les jeunes lisent des « livres ». Certes, ce ne sont pas les mêmes que leurs parents, mais ils bénéficient de tant de « nouveaux supports »...

Il y a déjà quelques temps qu'une telle escroquerie intellectuelle est pratiquée. Elle permet notamment de proclamer chaque année que l'édition se porte bien puisque les « ventes de livres » augmentent. En effet, on y inclut les bandes dessinées. L'auteur de ces lignes se souvient d'ailleurs d'avoir assisté il y a cinq ans, lors d'un reportage dans un IUFM, à l'un de ces séminaires de formation qui faisaient tout le merveilleux de ces belles institutions. Devant une formatrice bienveillante et ravie, une stagiaire documentaliste résumait les avancées de son travail de recherche en vue d'un mémoire sur les « pratiques de lecture des élèves de sixième ». Où il apparaissait que les filles lisaient plus que les garçons, et que le livre le plus emprunté par les filles au CDI du collège était Harry Potter, alors que le livre le plus emprunté par les garçons était Titeuf. Personne pour s'étonner qu'une documentaliste puisse considérer Titeuf comme un « livre », et moins encore pour s'affliger qu'il fasse partie du catalogue d'une bibliothèque de collège.

Qu'on ne se méprenne pas. Il ne s'agit pas de dévaloriser la bande dessinée ou d'en nier le caractère créatif et artistique (je suis, pour ma part, grande lectrice d'Hugo Pratt, autant que de Fred ou Gotlib, ou encore François Bourgeon). Mais la bande dessinée n'a nul besoin de mensonge pour exister et pour se voir reconnue. **Une bande dessinée n'est pas un livre parce qu'elle ne met pas en jeu les mêmes processus mentaux dans le cerveau de celui qui la lit.** Et les phrases morcelées (même quand elles sont superbes de poésie) qui répondent aux images ne nécessitent pas de développer une capacité d'abstraction appuyée sur un élan continu. D'autant, bien sûr, que ces jeunes gens ne lisent ni Corto Maltese ni Alix (qui leur

constituerait pourtant une solide culture antique), mais bien plutôt des mangas japonais, caractérisés par leur peu de dialogues.

Prétendre, donc, que la bande dessinée est un premier pas vers la lecture est tout bonnement faux. Encore une fois, il s'agit de deux activités de nature différente. Et l'on se demande bien, si tel n'était pas le cas, pourquoi la République se serait donné la peine d'ouvrir des écoles, alors que, depuis le Moyen-Âge, les masses analphabètes avaient à leur disposition, pour « lire », la tapisserie de Bayeux ou les vitraux de Chartres.

La littérature de jeunesse pose un autre problème. Lire Harry Potter ou l'un de ses nombreux avatars, ou même ces livres improbables que des professeurs prescrivent en 6ème ou en 5ème, c'est bel et bien lire. Mais l'histoire qu'on lit et les mots qui la racontent sont ceux de l'enfance et de l'adolescence. C'est justement pour cela que ces ouvrages attirent tant les jeunes : on leur y parle du seul sujet qui les intéresse, eux-mêmes.

Une littérature de jeunesse, bien sûr, a très tôt existé. Mais elle était écrite dans un langage qui était proche de celui des adultes, et les histoires véritablement enfantines, comme celles de la comtesse de Ségur étaient destinées à des petits de sept ou huit ou ans, guère plus. Passé ce délai, on lisait des livres destinés aux adultes, mais accessibles, de Kipling à Dumas.

La littérature de jeunesse court toujours le risque, par delà quelques réussites magnifiques, et quelques authentiques chefs d'œuvres, de n'être qu'une occasion de plus pour les adultes de renoncer à leur rôle de passeurs, qui consiste à faire don aux jeunes générations des références et des récits qu'ils ont eux-mêmes hérités de leurs pères. Chacun ses lectures, chacun ses références, et la transmission s'arrête ; les jeunes jamais ne s'approprièrent le monde. Passée l'adolescence, ces jeunes ne lisent plus, ou restent à jamais figés dans la distraction régressive de l'« heroic fantasy ». Mais les livres qui leur parlent de l'Homme, de la société, du réel, ils ne les ouvriront jamais.

Ce constat éclate aux yeux de quiconque regarde honnêtement autour de lui. Mais il est plus rassurant de se répéter à l'envi que, si, si, bien sûr, « *les jeunes lisent des livres* ». Histoire d'oublier un instant notre responsabilité d'adultes dans cet emprisonnement mental de nos enfants. Le 1er juin 1885, plus d'un million de personnes accompagnaient la dépouille de Victor Hugo vers le tombeau des grands hommes. Le peuple de France était là, car le peuple l'avait lu. Combien seraient-ils aujourd'hui ? Bien moins, sans doute, que les foules pleurant Michael Jackson.

Le Monde.fr

Le livre protège de la vérité qui tue
Article paru dans l'édition du 03.12.10

La littérature de jeunesse est aussi un puissant outil d'intégration. Et la demande existe, pour peu qu'on sache la susciter

C'est un bidonville à quelques pas seulement de la « civilisation ». Le long de la nationale 6, à proximité d'un centre de tri, le camp de Roms de Créteil (Val-de-Marne) est un empilement de planches de bois transformées en baraques de fortune. Combien sont-ils à vivre ici, les pieds dans la boue et sans eau courante ? Une cinquantaine peut-être, dont une moitié d'enfants, la plupart en bas âge.

En ce samedi soir de novembre, il fait déjà noir et le vent est glacial. Bénédicte, Christelle et Laurent, trois bénévoles d'ATD Quart Monde, raccompagnent « chez eux » Vassile et Sorin, deux garçons roms de 7 ans. « *Chaque samedi, ATD anime une bibliothèque de rue non loin d'ici, à Alfortville, explique Bénédicte. Nous nous installons au pied de cinq tours, dans un square, avec un panier de livres. Et puis nous lisons, des contes, des albums, des comptines, des documentaires...* » Christelle renchérit : « *Je choisis toujours les plus beaux livres. La philosophie d'ATD, depuis ses origines, c'est que la culture est prioritaire, au même titre que le reste. Cela tenait beaucoup à coeur de Joseph Wresinski, le fondateur du mouvement. C'est l'idée que le Beau ne doit pas être réservé à une élite.* »

D'habitude, de nombreux enfants s'agglutinent autour des « liseurs ». Mais, ce jour-là, il fait froid. Seuls deux petits clients sont venus, Vassile et Sorin. « *C'est dire leur motivation* », dit Laurent, qui note chez ces enfants roms un énorme désir d'accès au savoir. « *Voyez Sorin, il y a trois mois, il ne parlait pas un mot de français. Désormais, c'est lui qui nous sert de traducteur du français en romani.* »

A partir des bibliothèques de rue, ATD a mis en oeuvre un étonnant cercle vertueux : le livre a d'abord servi à rassurer les parents tout en attirant les enfants. Puis il a conduit à un échange qui fut l'amorce de l'apprentissage du français, lequel à son tour a facilité la scolarisation des petits Roms. « *Aujourd'hui, ces enfants sont de mieux en mieux intégrés en classe, dit Laurent. Mais ce processus risque d'être stoppé net : le campement est en sursis, il doit être évacué en avril.* »

« Un support magique »

Les initiatives de ce genre - où le livre sert de levier pour transformer en profondeur une situation de relégation culturelle et sociale - ne sont pas isolées. En Seine-Saint-Denis, par exemple, le Salon du livre de Montreuil n'est que la partie visible d'une série d'actions menées tout au long de l'année par le CPLJ, le Centre de promotion du livre de jeunesse. « *Dans des centres sociaux, des foyers, des associations caritatives, nos médiatrices installent des petits salons de lecture réunissant chacun une centaine d'ouvrages, explique Sylvie Vassalo, directrice du Salon. Puis elles proposent des lectures qui s'adressent aux parents et aux enfants. Conter à haute voix n'est pas seulement un plaisir partagé, cela peut aussi rassurer les parents sur leur capacité à raconter des histoires* » - et donc à échanger avec leurs propres

enfants. *« Nous cherchons à faire en sorte que le livre soit attendu, désiré, mais aussi désacralisé. »*

Rien de tout cela n'est facile. Et la réussite est souvent affaire de patience et de volonté. Comme au foyer d'hébergement de la Maison du pain, à Pantin, qui accueille des jeunes mères avec enfants. *« Il y a quelques années, nous organisons des soirées avec la malle aux livres du CPLJ, raconte Jennifer Sablé, éducatrice. Mais ça a peu accroché. Les livres, ce n'est pas pour nous, semblaient dire les pensionnaires. »* A force de persuasion, pourtant, le message est passé. Aujourd'hui, ce sont Célestine et Fatou, deux jeunes mères d'origine ivoirienne, qui s'emploient à convaincre les autres de l'importance de l'album pour l'éveil des petits. *« Quand je vais dans les familles avec des bouquins, dit Monique Breton, elle aussi éducatrice, je vois des gamins violents qui se posent. Se posent des questions, mais surtout se posent au sens où ils s'apaisent. Avec ces enfants-là, le livre est un support magique... »*

La violence. Là encore, le sujet est délicat, car, si le livre est un outil précieux, il peut aussi arriver chargé de préjugés négatifs, notamment auprès des adolescents. Pour certains, il renvoie à des expériences dévalorisantes ou humiliantes qui concernent aussi leurs parents, souvent en difficulté par rapport à l'écrit. Le psychopédagogue Serge Boimare relie ainsi le livre à des peurs inconscientes. Il rapporte que, pour ces jeunes, la lecture est *« un truc de bouffons », « un truc qui endort », « bon pour les pédés et les gonzesses »*. Et il voit dans cette attitude l'angoisse qu'inspirent à la fois l'exercice de la pensée et la plongée dans l'intériorité (1). C'est aussi le point de vue de Jacinthe Henriot, professeur de lettres à Créteil.

Dans un passionnant article sur les adolescents agités (2), cette enseignante souligne que ces jeunes sont *« envahis par l'image de violents qu'ils ont construite »*. *« Il est important qu'ils comprennent que l'agressivité est humaine mais que l'on peut y résister, écrit-elle. Souvent, pour le leur montrer, expliquer la dualité, j'utilise l'illustration de Tintin dans laquelle on voit le choix entre bien et mal, le capitaine Haddock représenté en diabolotin et en angelot qui débattent : « Allez, bois une petite lampée, ça ne te fera pas de mal », « Non, tu ne boiras pas ». Ils voient qu'ils ne sont pas enfermés dans le rôle du méchant, que chacun peut être pris dans ce débat, pas seulement eux, aux prises avec leur violence. »*

« Une réelle autonomie »

Tous les « passeurs » du livre de jeunesse vous le diront : le livre n'est certes pas le remède à tous les maux, mais il est *« un socle incontournable du développement intérieur, donc d'une réelle autonomie de chacun »*. *Autonomie et confiance allant de pair, il est aussi un formidable « outil d'intégration », note Marie Aubinais (3). « Ajoutez à cela que ledit outil est peu encombrant, facile (à transporter), varié (dans ses genres), accessible (en bibliothèque) et (relativement) peu cher et vous aurez du mal à comprendre pourquoi les responsables politiques ne s'en saisissent pas davantage. »*

Le livre est-il à leurs yeux poussiéreux ou dépassé ? Craignent-ils de passer pour tel en le mettant en avant ? Sont-ils découragés par le fait que, comme le rocher de Sisyphe, une politique de la lecture demande que l'on y revienne à chaque génération ? Quoi qu'il en soit, estime Sylvie Vassalo, *« les risques qui ont pesé cette année sur le financement du Salon de Montreuil montrent que cette priorité n'est pas toujours évidente »*. Si la manifestation a pu être sauvée, elle reste fragile. Et la question de fond demeure : pourquoi, alors que tant d'expériences en démontrent l'efficacité, le livre de jeunesse reste-t-il globalement sous-utilisé dans la lutte contre la pauvreté, l'exclusion, la violence... ?

« Peut-être parce que nous sommes dans une politique de l'urgence et de la séduction ? », s'interroge Jean-Michel Ribes. « Pourtant, poursuit le directeur du théâtre du Rond-Point, qui anime des ateliers avec des lycéens de ZEP, je vous assure que ce qui sauve ces gamins qui n'ont rien, c'est la façon qu'ils ont de se mettre dans la peau de Figaro ou d'Estragon. Ils ne connaissent ni Beaumarchais ni Beckett, mais tout à coup un ailleurs leur apparaît. On ne cesse de leur dire : « Regardez la réalité en face. » Or voilà qu'ils comprennent que la vraie vie, c'est le monde qu'on invente. Ils comprennent que l'art est un bouclier. Et que, comme disait Nietzsche, il « nous protège de la vérité qui tue ». »

Florence Noiville

La littérature jeunesse doit-elle entrer dans les salles de classe ?

N°462 - Dossier "La littérature de jeunesse, une nouvelle discipline scolaire ?" / Par Edmée Runtz-Christan

lundi, 7 avril 2008

Pour répondre à cette question, on interroge souvent les enseignants et, en général, de leurs réponses se dégagent deux postures complémentaires, mais pas toujours compatibles : celle des enseignants qui, intéressés à stimuler le goût de la lecture chez leurs élèves, n'hésitent pas à proposer toutes sortes de littérature et celle des professeurs qui, désireux de transmettre une culture littéraire, se limitent aux auteurs classiques reconnus. Les premiers sont motivés par l'idée que lorsqu'un élève aime lire, il finira par lire la « grande littérature » et les autres prétendent que sortis de l'école, les élèves ne liront plus d'auteurs classiques, c'est pourquoi il faut profiter du temps des études secondaires pour les aborder.

Afin de proposer des livres qui peuvent séduire les élèves - parce qu'ils sont actuels, portés à l'écran ou médiatisés - certains enseignants donnent à lire des ouvrages relativement récents dans le dessein de rendre la lecture attractive. Ils privilégient les textes assez courts, dont la langue ne heurte pas l'oreille des élèves et dont les thèmes traités sont contemporains. Ils choisissent des livres dans lesquels l'identification aux héros semble facile, des livres qui permettent d'entrer immédiatement dans l'histoire. Ils sélectionnent des ouvrages qui font réfléchir ou qui jouissent d'un préjugé favorable de la part des élèves parce qu'ils sont à la mode : les connaître permet de participer aux discussions, d'être reconnu par une société à laquelle on aspire, de montrer sa culture branchée. Agissant ainsi, les professeurs pensent plaire plus facilement, et par là, se rapprocher des élèves, de leur vécu, de leur quotidien, de leurs goûts. Alors la littérature jeunesse devient une référence.

Les seconds sont convaincus qu'ils ne doivent pas se soumettre à une démarche de séduction qu'ils opposent souvent à un devoir de transmission. Les professeurs désireux de véhiculer une culture sont persuadés qu'une fois les études terminées, les élèves ne liront plus les classiques parce que leur sujet, leur langue, leur problématique appartiennent à un autre monde que le leur. Ces enseignants trouvent donc le moyen d'inciter les adolescents à lire les grands classiques durant leurs études. Si ces deux tendances sont relativement bien représentées parmi le corps enseignant ou tout au moins parmi les professeurs de littérature, on peut se demander ce qu'en pensent les élèves. Pour le savoir, nous avons mené une enquête auprès d'élèves de 16 à 18 ans scolarisés en Suisse.

L'acte de lire

Les jeunes perçoivent souvent la lecture comme une activité qui les éloigne de leur monde. Ils en ont une impression négative, voire dangereuse par certains aspects. Avec le livre, ils se sentent seuls alors qu'ils ont besoin de liens avec leur entourage. L'information rapide qu'ils glanent sur les choses et sur les êtres les maintient dans une agitation qui leur semble vitale. Ils privilégient l'écriture et la lecture de sms car elles créent et conservent un lien avec l'extérieur alors que la lecture tisse des liens avec le moi intérieur. De ce point de vue, la lecture que l'école propose - peu importe qu'elle soit classique ou issue de la littérature jeunesse - va nettement à l'encontre de la façon de vivre des jeunes. Et quand certains prennent l'initiative de se plonger dans un roman, ils disent le faire par goût pour la transgression, pour jouir d'un après-midi à lire alors qu'ils devraient être à l'école. Ces constats nous interrogent sur les lectures obligatoires exigées par l'école.

L'obligation de lire

Très majoritairement, les élèves détestent l'obligation de lire. Cela ne signifie pas pour autant qu'ils

abhorrent les livres imposés. Potentiellement, les jeunes peuvent apprécier tout ce que leur professeur leur fait découvrir à condition qu'il l'enseigne avec passion, conviction et méthode. Alors la difficulté ou la facilité, et même la longueur d'un texte classique, contemporain ou spécialement écrit pour les jeunes importent peu. Ces déclarations d'élèves devraient offrir beaucoup de liberté aux professeurs, quand ils désespèrent de faire aimer un auteur qui les a fascinés. Ils devraient oser enseigner prioritairement ce qu'ils aiment et ce qui les convainc. Il importe de souligner à nouveau que la difficulté ne consiste pas à choisir entre la littérature jeunesse ou la littérature classique, mais de proposer un nombre suffisamment important de livres qui plaisent en premier lieu à l'enseignant. On ne devient lecteur que si l'on consacre un moment de sa journée, de sa semaine à cette activité. Ainsi, on acquiert une vitesse de lecture qui soutient la compréhension et l'appréciation d'un livre. À se limiter aux lectures minimales imposées par le programme, on risque de ne pas permettre cet apprentissage aux élèves. Il n'est pas nécessaire que tous les jeunes aient lu le même livre de l'auteur étudié. Au contraire la diversité des lectures et leur compte-rendu offrent une richesse d'approche que la lecture d'un ouvrage commun ne rend pas.

Néanmoins, certains élèves affirment ne pas aimer les livres imposés car ils ne supportent pas l'idée qu'un livre puisse être analysé finement pour en connaître tous les ressorts. « À l'école, il faut tout décortiquer, chercher les champs lexicaux, et donner l'impression qu'ainsi on comprend l'œuvre, mais c'est pas ça comprendre un livre. » Beaucoup de jeunes considèrent alors que seule la lecture-outil trouve encore sa place dans les programmes de français. La lecture-plaisir est, selon eux, oubliée. Ils ont la désagréable impression qu'en exerçant les techniques d'analyse de texte, qu'en les appliquant aux auteurs du programme, les professeurs les dépossèdent quelque peu du plaisir qu'ils avaient à lire auparavant, sans leur offrir des temps de lecture-plaisir.

Le plaisir de lire

Vécue comme une expérience fragile, la lecture-plaisir est souvent l'apanage de l'enfance. Certains des élèves interrogés disent avoir apprécié la lecture quand ils étaient enfants, mais perdu ce goût à l'adolescence. Ils évoquent alors le manque de temps nécessaire pour vivre ce plaisir, temps dont ils ne disposent plus depuis l'adolescence. Trop d'activités extrascolaires empêchent l'ennui et le silence porteurs de mélancolie potentielle, de réflexion et de questionnement qui eux-mêmes incitent à chercher des réponses ou des évasions dans la lecture. Même si les jeunes manquent de temps et de silence pour lire, il leur arrive de rechercher un rapport à eux-mêmes, au temps et au monde dans les livres.

En effet, la lecture est un témoin de soi. En lisant, nous prenons conscience de nos capacités intellectuelles, émotionnelles, morales. Elle permet non seulement un examen de soi, mais un dépassement, un enrichissement, une autre attitude à l'égard de soi. Elle développe courage, effort, rigueur : en acquérant le goût de lire, on prend l'habitude d'une attention, d'une concentration et d'une persévérance. Cet habitus favorise la lecture d'ouvrages plus importants, plus difficiles, plus complexes. Mais pour cela, il faut être convaincu que l'exercice de la littérature en vaut la peine. Pendant l'adolescence, ce sont souvent les professeurs qui persuadent les jeunes de l'importance de l'exercice littéraire en partageant leurs rencontres livresques avec leurs élèves. Par exemple, le professeur peut exprimer son amour du livre en choisissant d'en valoriser à la fois le pathos, le logos et l'ethos. Il raconte en quoi le livre l'a touché, il résume sans révéler ce qui en fait un bon livre, il lit des passages qu'il a soigneusement sélectionnés. En d'autres termes, il importe qu'il dise ce qu'il lit, pourquoi il a fait ce choix, comment il lit et en quoi cette lecture le transforme. En faisant l'éloge du livre à ses élèves, il partage son expérience et en analyse la manière dont il l'a développée à partir des textes. Ainsi, il témoigne de la transformation du plaisir de lire : le bonheur de la curiosité culturelle et de la contemplation intellectuelle se révélant d'une autre nature que le celui de la consommation commune et de la possession première.

Outre lire pour mieux connaître l'enseignant qui a suscité l'envie du livre et ainsi s'approprier une part de sa culture, les adolescents ont une passion pour eux-mêmes qui peut les inciter à se rechercher dans les livres. À travers les héros romanesques, ils prennent conscience de faces cachées de leur personnalité et découvrent leur complexité. Pour mieux se connaître, ils vont accumuler des lectures et ainsi ils développeront un sentiment d'appartenance au monde.

« Offrir » du temps

La lecture comme attitude ou habitus implique alors un rapport au temps. Pour lire, il faut avoir du temps, donner de son temps, et qui plus est, avoir de la persévérance, de l'attention et de la patience : autant de manières d'être lié au temps. Or, ce qui frappe, c'est la peur que les jeunes ont de s'ennuyer et donc de perdre leur temps. C'est pourquoi ils ne remettent pas vraiment en question l'horaire intensif auquel les soumettent parents et professeurs. Le silence et le vide ont déserté notre monde et plus encore celui des adolescents parce qu'ils font peur. L'ennui est un bien oublié. Face à ce constat, il importe de s'interroger pour savoir comment lui redonner une place. C'est parce que nous nous embêtons que nous rêvons, et parce que nous rêvons que nous désirons connaître les rêves des autres. En choisissant de se cultiver, l'élève fait le pari qu'en offrant son temps, il reçoit un cadeau en retour. C'est une hypothèse, parce que rien ne prouve qu'il n'aura pas "perdu son temps". Et dans ce cas, le temps perdu est double : deux heures objectives et la durée subjective de son ennui. Nous ne pouvons donc pas espérer que la majorité des adolescents prenne ce risque en dehors du temps scolaire. Il faut que l'école se charge d'organiser des plages vides dans les horaires des élèves tout en les contraignant au silence durant ce temps. On peut imaginer que, passée la phase de surprise, ceux-ci s'intéresseront à ce qui va leur être proposé. L'enseignant aura alors le souci de mettre quantité de livres, magazines et journaux à disposition des élèves. Il prendra soin de noter les intérêts des uns et des autres, afin de nourrir les goûts singuliers de chacun. Lui-même consacrer ce temps à lire, en présence de ses élèves.

Le livre exerce un pouvoir sur le lecteur. De façon sibylline, certes, il l'amène, pour peu qu'il le séduise, à modifier son regard sur le monde. En l'entraînant à voir comme l'autre voit, il lui permet de se créer des représentations essentielles, des passerelles imaginaires pour connaître le monde et le comprendre. Le succès de livres tels que *Lire Lolita à Téhéran* d'Azar Nafisi, ou *La Tâche* de Philippe Roth sont la preuve d'une curiosité face à l'altérité, d'un besoin de connaître l'autre pour le comprendre. En lisant, la peur de l'Autre diminue. Par la petite histoire de la lecture et de la culture qu'elle entraîne, l'homme se comprend comme inséré dans la grande Histoire. Il se sent pris dans un mouvement d'art, d'idées, d'événements qui s'influencent et s'engendrent les uns les autres. Prenant conscience qu'il appartient à une civilisation, un petit coin du monde qui l'a vu naître, il perçoit l'histoire de manière hégélienne. Il devient le produit et le producteur d'un devenir dans lequel tout homme pense, crée, décide et rêve. Ce rapport au monde semble souvent manquer aux jeunes qui n'ont pas vécu de déracinement et qui n'ont pas pris suffisamment de distance avec leur environnement pour pouvoir le comprendre et l'aimer. Par un travail interdisciplinaire mêlant les cours d'histoire et d'économie, les élèves aborderaient la littérature et l'art dans leur dimension spatio-temporelle.

Pour conclure

Que le livre ait été choisi en respectant l'une ou l'autre logique évoquée ici, il importe de rappeler que la simple obligation de lire imposée par l'école dénature le livre. Alors il enthousiasme peu les élèves qui n'hésitent pas à dire leur déception, leur lassitude ou leur ennui face à la lecture. Les ouvrages proposés sont alors qualifiés de « peu intéressants », « sans suspense », « sans atout ». Cette critique s'ajoute à celle portant sur la « longueur » des œuvres et la « complication inutile » de la langue et du style. Mais le principal reproche concerne l'aspect obligatoire de la lecture. Un même livre peut être jugé favorablement quand il a été proposé par un ami ou choisi librement. En transitant par le cours de français, le livre se charge d'une lourdeur temporelle, cognitive et sociale qu'il ne connaissait pas. Peut-être qu'alors la véritable question n'est pas de savoir quels livres doivent entrer dans les cartables des élèves ou dans les salles de classe, mais bien comment redonner l'envie de lire aux lycéens, quelles stratégies didactiques proposer pour que la lecture redevienne un rapport à soi, au temps, au monde... un plaisir.

paru dans La Croix du 25/11/2009

La littérature jeunesse a bien changé

Alors que le Salon de Montreuil du livre de jeunesse s'ouvre mercredi 25 novembre, « La Croix » revient sur les trois révolutions qu'ont connues les livres pour enfants depuis vingt-cinq ans

Un livre sur cinq acheté en France est estampillé « jeunesse », alors qu'il y a dix ans, c'était un livre sur dix. Le chiffre en dit long sur l'explosion d'un secteur éditorial totalement transformé, au point que les parents aujourd'hui ne savent quelles lectures conseiller à leurs enfants, surtout les plus de 10 ans. Ce sont les jeunes entre eux qui font ou défont le succès d'un roman parmi des centaines d'autres. Une révolution pour ceux qui ont grandi avec *Le Club des cinq* ou *Fantômette* !

1. La révolution de la quantité

Entre 1995 et 2005, le nombre de titres jeunesse a doublé, ainsi que le nombre d'exemplaires par titre, soit un quadruplement en dix ans. De quoi battre en brèche l'idée reçue qui voudrait que les «jeunes ne lisent plus». Ils lisent beaucoup, au contraire, et se voient offrir une profusion de livres : en 2008, plus de 12.000 titres jeunesse ont été produits en France, dont 5.300 nouveautés. Le secteur qui progresse le plus vite est celui de la fiction, ces romans pour plus de 10 ans, souvent de la taille d'un pavé. « Tout est parti de *Harry Potter*, rappelle Jessica Jeffries-Britten, spécialiste de la littérature jeunesse (1), qui a permis aux adultes de comprendre que la jeunesse n'est pas une sous-littérature. Le fait de publier pour les jeunes en grand format, de fixer le prix de ces romans autour de 18 €, a donné un statut à la littérature jeunesse », souligne-t-elle.

2. La révolution multimédia

Les livres pour les jeunes, plus que tous les autres, sont adaptés au cinéma et donnent lieu à des produits dérivés, notamment des jeux vidéo. Quand un éditeur signe avec un auteur jeunesse, au Royaume-Uni et aux États-Unis, les droits pour le cinéma font partie du contrat. *Les Orphelins Baudelaire*, *Eragon* ont vu leur succès suivi d'un film et de jeux. Le cinéma peut aussi relancer un livre. La sortie, en 2005, de *Narnia*, réalisé par Andrew Adamson dont c'était le livre de chevet quand il était enfant, a relancé les ventes de ce classique anglais paru dans les années 1950. En France, une génération d'enfants l'a découvert. Autre exemple de genres qui s'interpénètrent, *Naruto*, un des héros des pré-ados, est né d'un manga, a été transposé en série télé et en jeux vidéo, avant d'être édité en Bibliothèque Verte.

3. La révolution de l'âge

Il y a une trentaine d'années, les enfants entraient progressivement dans les livres de « grands » entre 14 et 18 ans. Maintenant, le gouffre entre littérature jeunesse et adulte se comble. « La littérature jeunesse ne s'arrête plus à 15 ans comme autrefois, elle va jusqu'à 30 ans », confirme Claude Combet, journaliste à *Livres Hebdo*. Stephenie Meyer et sa saga peuplée de vampires (quatre livres chez Hachette – *Fascination*, *Tentation*, *Hésitation*, *Révélation* – et deux films) est lue avec passion des pré-ados aux trentenaires. Mais uniquement par des jeunes filles, à qui s'adresse toute une nouvelle littérature sentimentale née chez les Anglo-

Saxons, la « chick litt » (« littérature de poulettes »), dont Meg Cabot avec son *Journal d'une princesse* (Hachette) est la reine incontestée.

Conquérir ces publics jeunes, les plus dynamiques, motive les auteurs, qui abolissent eux aussi les frontières. À l'École des loisirs, Marie Desplechin (Pome) ou Agnès Desarthe (*Je ne t'aime pas, Paulus*) écrivent avec brio des livres pour ados et, par ailleurs, des romans pour adultes. Anne-Laure Bondoux a publié chez Bayard *Le Temps des miracles*, en deux éditions, une « adulte » et une « jeunesse ». L'auteur irlandais de polars John Connolly vient de faire de même avec son Livre des choses perdues, chez L'Archipel. De plus en plus d'auteurs célèbres écrivent un livre pour enfants, comme le Norvégien Jo Nesbo qui vient de publier chez Bayard un conte très réussi, *La Poudre à prout du Pr Séraphin*.

Cette nouvelle littérature « jeunesse », foisonnante, banalisée, objet d'un marketing agressif, a-t-elle totalement perdu de vue l'objectif éducatif qui guidait les premiers auteurs, comme la comtesse de Ségur ? « Le rôle d'un livre n'est pas en premier lieu d'éduquer, c'est à l'école de s'en charger », rappelle Jessica Jeffries-Britten. Les livres jeunesse de qualité conservent toutefois cette ambition, comme le souligne la romancière Marie-Aude Murail : « La fréquentation précoce des livres offre à l'enfant des modèles et des références qui l'aident à comprendre le monde et à surmonter les difficultés. » Reste aux parents à lire de temps en temps avec leurs enfants un roman jeunesse, pour pouvoir participer aux choix, au même titre que bibliothécaires, enseignants et copains.

Nathalie LACUBE

Publié le 21 septembre 2008 à 00h00 | Mis à jour le 21 septembre 2008 à 15h41

Littérature jeunesse: la bibliothèque idéale

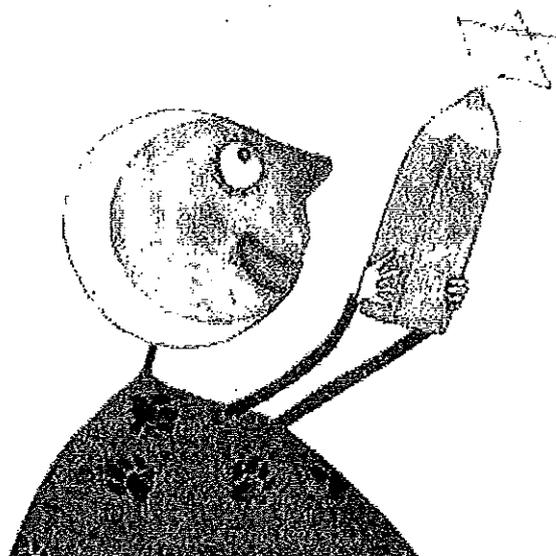


Illustration Anne Herbauts

Jade Bérubé, collaboration
spéciale
La Presse

Vos enfants lisent-ils? Que lisent-ils? Et quels sont les livres susceptibles de les entraîner dans un univers de magie où les rêves s'envolent en confettis multicolores? Voici cinquante valeurs sûres qui regorgent d'aventures et d'histoires abracadabrantes, délirantes, émouvantes, extraordinaires...

«Les adultes sont les pires ennemis de la littérature jeunesse, lance en riant Johanne Gaudet, directrice de Communication Jeunesse, un organisme qui a pour but de promouvoir la lecture chez les

jeunes. On a toutes sortes de préjugés! Par exemple, certains parents sont déçus de voir que leurs enfants n'aiment pas lire la Comtesse de Ségur. Ça ne les rejoint pas, c'est tout! On dit aussi des choses horribles sans s'en rendre compte du genre : on part à la campagne alors apporte-toi des livres au cas où il pleuvrait. C'est horrible! Alors qu'on peut lire en famille, dans la joie et... au soleil!»

>>> [Les 50 livres que votre enfant devrait avoir lus \(...arts/livres/bd-et-livres-jeunesse/200809/21/01-22128-les-50-livres-que-votre-enfant-devrait-avoir-lus.php\)](http://arts/livres/bd-et-livres-jeunesse/200809/21/01-22128-les-50-livres-que-votre-enfant-devrait-avoir-lus.php)

([./arts/livres/bd-et-livres-jeunesse/200809/21/01-22128-les-50-livres-que-votre-enfant-devrait-avoir-lus.php](http://arts/livres/bd-et-livres-jeunesse/200809/21/01-22128-les-50-livres-que-votre-enfant-devrait-avoir-lus.php)) «Les parents ne lisent pas souvent les livres pour enfants, déplore pour sa part l'auteure maintes fois primée Christiane Duchesne. Pourtant, quand on va au cinéma voir un film pour enfant, on le fait en famille. On participe au plaisir de l'enfant. Et on peut ensuite discuter ensemble de la valeur de ce qu'on a vu.»

«Les adultes auraient beaucoup de plaisir à découvrir la littérature jeunesse et ensuite accompagner leurs enfants dans cette exploration, croit Hélène Lesage, enseignante au préscolaire à l'école Marguerite d'Youville et mère deux enfants. La bibliothèque de l'école, c'est bien, mais une sortie aux bibliothèques municipales pour choisir des albums ou des premiers romans en compagnie de son enfant, c'est encore mieux.»

Du «livre-bébelle» au chef-d'oeuvre

Florissant, le marché de la littérature jeunesse comporte ses revers : une vaste production où tout et n'importe quoi peuvent se côtoyer sans gêne. «Il y a une confusion entre le livre et le jouet, poursuit Duchesne. Il y a de plus en plus de «livre-bébelle», des livres qui parlent, qui sentent bons, qui font cling-cling. Le *packaging* ne fait pas le livre. Un livre normal, simple, va être aimé des enfants si l'histoire est passionnante. Les enfants dévorent les aventures, ils se passionnent pour ce que les héros vivent. Il ne faut pas l'oublier et leur faire confiance.»

L'auteure compare d'ailleurs la situation au défi de la bonne alimentation. «Si tu ne donnes que des hamburgers, ton enfant va manger que des hamburgers! Or, il faut que les enfants puissent apprendre à faire des choix dans l'éventail qu'on leur propose. Des livres moyens, il va toujours y en avoir. Il faut donc que les enfants puissent avoir accès à autre chose. Ensuite, ils reviendront peut-être aux livres moyens si c'est vraiment ce qui les intéresse. Ce n'est pas si grave au fond. Parce que ce ne sont pas tous les adultes non plus qui sont de bons lecteurs... Mais au moins, ils auront fait un choix en toute connaissance de cause. Et plusieurs auront découvert de réelles oeuvres.»

«Il faut mettre l'enfant en présence d'oeuvres d'art», martèle pour sa part Maryse Dubois, libraire jeunesse à la

formidable librairie L'Écume des jours.» Et certains livres jeunesse en sont, grâce au texte mais aussi à l'illustration qui est la porte d'entrée dans le livre. À force de présenter à l'enfant différents styles, il finira par trouver quelque chose qui correspondra vraiment à sa sensibilité à lui»

«Un enfant c'est aussi comme un adulte, ses goûts changent, renchérit Johanne Gaudet. Parfois nous avons envie d'un policier, parfois de poésie ou d'un auteur fétiche dont on lira toute l'oeuvre.» L'illustrateur Philippe Béha explore d'ailleurs cette notion de façon fort créative, en mixant les techniques. «Les goûts des enfants sont toujours surprenants. Demandez-leur de choisir la plus belle couverture de livre à la bibliothèque et d'expliquer pourquoi et vous serez surpris!»

Christiane Duchesne quant à elle s'interroge sur la pertinence de la catégorisation. «Quand on dit «les enfants», c'est ben du monde çà! Il y a les enfants riches, les enfants pauvres, les enfants des pays en guerre, et pas un enfant n'est pareil à un autre. On a la mauvaise habitude de dire «les enfants» en pensant que c'est un groupe homogène de petits êtres fragiles. Un enfant ne se considère pas comme un enfant, rappelez-vous. On se considèrerait comme une personne.»

Un art mineur

Longtemps considérée comme une brouille divertissante, la littérature jeunesse gagne aujourd'hui ses jalons malgré certains préjugés qui ont la vie dure. «Il y a quelques années, Jean Fugère expliquait l'absence de la littérature jeunesse dans les médias par une certaine ignorance de cette culture spécifique, relate Johanne Gaudet. Or, il semble que les choses changent peu à peu. Les jeunes adultes d'aujourd'hui ont lu dans leur jeunesse, ils s'intéressent à la littérature pour enfants, ils reconnaissent parfois des auteurs et des illustrateurs.»

Aujourd'hui enseignée dans les universités, la littérature jeunesse peine pourtant à être considérée pour ce qu'elle est, c'est-à-dire, une littérature. «Le livre pour enfant qui est bien écrit doit être considéré comme une oeuvre littéraire, plaide Christiane Duchesne. Ce n'est pas parce que ça s'adresse à un enfant que ça ne peut pas être lyrique ou poétique. Ce n'est pas vrai que les enfants peuvent prendre n'importe quoi, renchérit Philippe Béha. C'est ce qui a de plus difficile à faire au contraire. Il faut s'adapter à leur fantaisie incroyable.»

Qu'est-ce qu'un bon livre jeunesse?

Depuis quelques années, on peut retrouver dans le guide Protégez-vous une section entièrement consacrée à la littérature jeunesse québécoise et canadienne française élaborée par Communication-Jeunesse. «Nous avons toute une série de critères littéraires : le style, la complexité dramatique selon l'âge du lecteur et tutti quanti mais c'est aussi l'émotion qu'il procure qui guide notre choix», confie Johanne Gaudet.

Pour intéresser les tout-petits, Hélène Lesage privilégie les livres qui favorisent l'interaction comme ceux de Mario Ramos par exemple. «Les albums qui ont un rythme créé par des rimes ou des répétitions attirent beaucoup les enfants, note-t-elle. Ça les reconforte, ça leur donne l'impression de posséder l'histoire et parfois d'être capable de lire tout seuls!» Et plus tôt les enfants sont mis en contact avec les livres, plus ils sont susceptibles de s'y intéresser toute leur vie.

«Aujourd'hui, la plupart des enfants québécois ont accès à des livres, ce qui n'était pas le cas il n'y a pas si longtemps, analyse Christiane Duchesne. Il y a maintenant une multitude de nouveaux livres jeunesse chaque année. Est-ce que c'est mieux? Je ne sais pas. Il faut être dans un salon du livre pour être témoin de ce que les gens achètent. Il y a plus de choix mais il n'y a pas nécessairement de meilleur. Ou alors, on ne les pointe pas assez du doigt...»

.....

Comment choisir 50 livres?

Vous aurez deviné que nous ne vous présentons qu'un échantillon de la vaste collection de livres pour enfants de 3 à 12 ans qui mérite d'être parcourue par des yeux curieux. Pour nous aider dans cette tâche de sélection, nous avons rencontré plusieurs personnalités québécoises du milieu littéraire jeunesse afin de discuter des différents critères d'appréciation. Puis, nous avons demandé à une enseignante et deux libraires jeunesse, tous trois reconnus pour leur amour de la littérature pour enfant, de nous partager leurs coups de coeur. Nous avons finalement retenu cinquante titres parmi les centaines qui ont été répertoriés au cours de l'exercice. Merci à Hélène Lesage, Maryse Dubois et Dominic Dufour.

Pour aller plus loin :

Communication Jeunesse (<http://www.communication-jeunesse.qc.ca>)

Ricochet (<http://www.ricochet-jeunes.org>) (un excellent site sur la littérature jeunesse européenne)

.....

LES CLASSIQUES

Dans la bibliothèque idéale, on doit trouver les contes des Grimm, Andersen et Perrault que l'on retrouve dans plusieurs maisons d'éditions mais on choisit aussi le Livre de la jungle de Rudyard Kipling chez Gründ.

On privilégie deux délicieuses versions illustrées d'Alice au pays des merveilles de Lewis Carol, l'une d'Anne Herbauts, chez Casterman, et l'autre de Lisbeth Zwerger, chez Nord Sud. Cette dernière illustre également Le magicien d'Oz, toujours chez Nord Sud (3 ans+)

Chez Gallimard, dans la collection Folio, on retrouve Le petit Nicolas de Goscinny (9 ans+), Le roi Arthur, de Morpurgo, ainsi que des incontournables comme Sa majesté des mouches de William Golding (11 ans+).

Enfin, on craque pour le Don Quichotte que Maria Angelidou a adapté de Cervantes avec Vassilev Sveltine, chez Milan. (8 ans+)

DES CLASSIQUES EN SURPLUS POUR 11 ANS+

Ils ne sont pas dans notre liste officielle, mais on ne saurait trop les recommander aux enfants qui dévorent les mots avec passion. Ils sont tous publiés chez Gallimard, Folio Jeunesse.

Zazie dans le métro, de Raymond Queneau, *Le scarabée d'or*, d'Edgar Allan Poe, *Une belle matinée*, de Marguerite Yourcenar, et *Trois coups de feu* d'Ernest Hemingway.

La chronique de François Busnel

Lisez jeunesse !

Par François Busnel, publié le 24/11/2010 à 17:00

Danièle Sallenave nous explique pourquoi on écrit des romans, dans un livre que tout parent devrait offrir à ses enfants.

Je dois l'avouer, je n'ai jamais cru aux vertus de ce que le monde de l'édition appelle la "littérature jeunesse". Sans doute est-ce une tare, mais ce "secteur" m'est toujours apparu comme une invention marketing destinée à écouler une production souvent mièvre et à soutenir des maisons en mal de chiffre d'affaires. Je n'en accable ni les éditeurs ni les lecteurs, mais ma propre incapacité de me plonger avec délice dans des versions expurgées de chefs-d'oeuvre dits "classiques" ou des resucées plus ou moins niaises de textes que l'on gagnerait à faire lire dans leur version originale. Qui décide qu'un roman doit être lu "à partir de 8 ans", "10 ans", "12 ans" ? Absurde coutume, qui contribue à lisser la curiosité - et à l'éteindre ! Pour le dire autrement, il faut donner aux jeunes des lectures qui ne sont pas de leur âge. Jack London, Robert Louis Stevenson, Jules Verne, Alexandre Dumas, Homère ou Tolkien, mais aussi Balzac, Stendhal, Maupassant, Simenon ou Graham Greene ne sont pas de si mauvais maîtres... Ajoutons Frédéric Dard, Rabelais et quelques autres factieux.

Il y a, bien sûr, des exceptions. En voici une. Danièle Sallenave vient de publier un petit livre que tout parent devrait offrir à ses enfants. Elle y explique, avec finesse et humour, pourquoi on écrit des romans... Anne écrit (à la main). Ses neveux, 6, 9 et 16 ans, font irruption dans la pièce et la bombardent de questions : Pourquoi écrit-on ? A quoi sert une histoire ? Comment sait-on qu'elle est réussie ? L'inspiration remplace-t-elle le travail ? Un roman dit-il la vérité ? Qu'est-ce qu'un personnage ? Un écrivain est-il simplement un auteur ? Quel est le rôle d'un poète ? Faut-il se servir de soi-même pour écrire ? Et la grammaire, dans tout cela ? Autant de questions que feraient bien de se poser certaines grandes personnes lorsqu'elles se piquent d'écrire un roman... Danièle Sallenave communique avec bonheur son plaisir de lectrice et d'écrivain. Iconoclaste, elle détricote les idées reçues en citant quelques illustres complices. Ainsi Maxime du Camp rappelant que son ami Flaubert "disait que le style et la grammaire sont choses différentes ; il citait les plus grands écrivains qui presque tous ont été incorrects, et faisait remarquer que nul grammairien n'a jamais su écrire". Revigorant!

Comment notre cerveau s'adapte-t-il au Net ? Certains craignent l'avènement d'une pensée zapping et la mort de la lecture "à l'ancienne". Un scénario que d'autres estiment alarmiste. / Sophie Lherm

« Ces dernières années, j'ai eu la désagréable impression que quelqu'un, ou quelque chose, bricolait mon cerveau, en reconnectait les circuits neuronaux, reprogrammait ma mémoire. Je ne pense plus de la même façon qu'avant. C'est quand je lis que ça devient le plus flagrant. Auparavant, me plonger dans un livre ou dans un long article ne me posait aucun problème. [...] Désormais, ma concentration commence à s'effiloche au bout de deux ou trois pages. [...] Mon esprit attend désormais les informations de la façon dont le Net les distribue : comme un flux de particules s'écoulant rapidement. Auparavant, j'étais un plongeur dans une mer de mots. Désormais, je fends la surface comme un pilote de jet-ski. » En écrivant ces lignes dans un article du magazine *The Atlantic* de juin 2008, l'essayiste et blogueur américain Nicholas Carr a déclenché un immense débat, qui n'en finit pas de rebondir sur la Toile et à la une des magazines. Son article s'inspirait de son expérience personnelle de lecteur, pourtant averti, à l'ère de la révolution numérique. Peut-on généraliser cette expérience ? Sommes-nous en train de devenir des obèses mentaux, gavés d'informations, au sens où notre cerveau serait en train de subir les mêmes effets que nos corps déformés par la surconsommation et la malbouffe ?

On objectera qu'à chaque révolution technologique resurgissent les mêmes questions : avant Internet, l'invention de l'écriture avait, déjà, soulevé les craintes des penseurs. Ainsi, dans le *Phèdre* de Platon, le personnage de Socrate se livre à une attaque en règle de l'écriture. Il reconnaît bien sûr que celle-ci présente l'avantage de faciliter la remémoration. Mais il craint que l'on se repose de plus en plus sur les mots écrits, sur la masse de ces informations « stockées » sur le papier comme substitut à la connaissance réelle. C'est ce que Platon appelle un *pharmakon* : c'est-à-dire à la fois le poison et le remède, le problème et la solution. Le spécialiste des technologies de l'écrit Alain Giffard a justement entrepris d'évaluer, loin des querelles entre pro- et anti-Internet, ce nouveau *pharmakon* qu'est le Web, et a livré ses conclusions dans un vivifiant chapitre du recueil *Pour en finir avec la décroissance*.

**Entre les mails, les alertes, le relevé de nos fils RSS...,
nous sommes bel et bien entrés dans l'ère
de la distraction perpétuelle.**

C'est un fait : lorsque nous sommes connectés au Web, nous lisons. Mais de quelle lecture s'agit-il ? Certainement pas de celle entendue comme exercice spirituel préparant à la méditation, telle que Sénèque la décrit dans la *Lettre 84* à Lucillius, où il conseille de recopier sur des tablettes des extraits des textes lus, de les classer, de bien les digérer, afin de les faire passer « dans notre intelligence, non dans notre mémoire ». Il ne s'agit pas non plus d'une simple consultation comme sur un écran de distributeur d'argent pour contrôler des opérations, mais d'une lecture d'un genre nouveau, qu'Alain Giffard nomme « lecture numérique ». Votre lecture se fait alors avec un temps plus long consacré à la navigation, à la lecture « en diagonale », non linéaire, à base de liens hypertextes, plus sélective et parfois en interaction avec d'autres lecteurs. Une lecture qui est aujourd'hui assistée par de nombreux

petits logiciels, filtres ou agrégateurs de nouvelles (Netvibes, Google Reader). Une lecture où vous pouvez mettre en commun vos marque-pages et vos notes.

Or, chacun d'entre nous en a fait le constat : entre les mails, les alertes et, pour certains, le relevé de nos fils RSS et des messages sur les sites de partages sociaux (Twitter, Facebook...), nous sommes bel et bien entrés dans l'ère de la distraction perpétuelle. La lecture ayant une influence déterminante sur les structures d'activité dans notre cerveau, on ne peut alors s'empêcher de se demander : est-ce grave, docteur ?

« *Plus que tout autre organe, le cerveau est conçu pour évoluer en fonction de l'expérience - une fonctionnalité appelée la neuroplasticité* », rappelle Roland Jouvent, qui dirige le Centre émotion du CNRS, à la Salpêtrière, et qui vient de publier *Le Cerveau magicien*. De même qu'il s'est adapté à l'arrivée de la radio, du cinéma, de la télévision, il se modifie sous l'effet de nos pratiques de lecture en ligne. On sait généralement que les capacités d'apprentissage sont spectaculaires chez l'enfant, mais elles peuvent l'être tout autant chez l'adulte. Une étude récente réalisée chez des chauffeurs de taxis londoniens a montré que les zones de leur cerveau qui contrôlent la représentation de l'espace sont particulièrement développées. C'est que, pour obtenir leur licence, ces chauffeurs doivent passer un examen très sévère afin d'évaluer leur connaissance des milliers de rues de la ville. En ce qui concerne Internet, nous disposons déjà d'une étude pilotée en 2008 par Gary Small, de l'université de Californie. Selon le centre de recherche sur la mémoire et l'âge, la lecture et la navigation sur le Web utilisent le même mode de mémorisation et stimulent les mêmes centres d'activité du cerveau. Mais la recherche sur Internet stimule également des secteurs liés à la prise de décision et au raisonnement complexe. Ce qui constitue à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle : avec l'âge, surfer sur la Toile vous aidera à entretenir et à aiguiser vos capacités cognitives, un peu comme les mots croisés.

Les sollicitations par le biais du Web - une information par e-mail ici, une vidéo sur YouTube là, un twitt ailleurs - nous permettent de cliquer toute la journée à la poursuite des meilleures récompenses...

D'un autre côté, les multiples prises de décision que ce surf implique consommeront une partie de votre énergie mentale... Un épuisement qui peut être renforcé par la dimension potentiellement addictive du Net : on le décrit souvent comme une « boîte de Skinner », conçue dans les années 30 par le psychologue du même nom pour mettre au jour les mécanismes de la dépendance. Ce dispositif montrait que les plus irrésistibles des récompenses ne sont pas celles qui reviennent invariablement, mais celles qui arrivent au hasard. Les sollicitations par le biais du Web - une information par e-mail ici, une vidéo sur YouTube là, un twitt ailleurs - nous permettent donc de cliquer toute la journée à la poursuite des meilleures récompenses... Katherine Hayles, professeure de littérature à la Duke University, en Caroline du Nord, a constaté, il y a quelques années, qu'elle ne parvenait plus à faire lire un livre de Faulkner à ses étudiants. Elle en a fait un article - longuement commenté par le philosophe Bernard Stiegler dans son livre *Prendre soin de la jeunesse et des générations* -, dans lequel elle distinguait l'attention approfondie de « l'hyperattention », caractérisée par des changements soudains d'objectifs et de tâches, une préférence pour les flux multiples d'informations, la nécessité d'un haut niveau de stimulation et une faible tolérance de l'ennui. Elle préconisait de construire un pont entre l'hyperattention et l'attention approfondie, et tente depuis de l'expérimenter en s'appuyant sur certains jeux vidéo, qui nécessitent de faire cohabiter ces deux types d'attention.

A tous les Cassandre du Net annonçant l'effondrement total de l'attention et l'avènement de la pensée morcelée, il suffirait donc de rappeler la nécessité d'apprendre à bien diriger et à moduler son attention. Mais en sommes-nous vraiment les maîtres ? Une nouvelle donnée est venue bouleverser le paysage ces dernières années : vous n'en avez peut-être pas pris conscience, mais la lecture est devenue une industrie. Et c'est avec ce nouvel environnement, *« l'espace des lectures industrielles »*, qu'il faut aujourd'hui compter, explique Alain Giffard. Un espace régi par le modèle économique de Google, lequel repose ni plus ni moins sur la commercialisation des actes de lecture et permet le financement du Web par la publicité. *« Le moteur de recherche est une machine de lecture automatique, quasi universelle, qui pratique une double lecture : lecture des textes et lecture des lectures. »* Grâce aux cookies implantés sur les ordinateurs des internautes, il peut enregistrer les parcours de lecture et constituer automatiquement des profils individualisés qu'il peut revendre aux annonceurs. Ainsi, son service de publicité contextuelle AdSense se caractérise par sa proximité non seulement avec le texte, mais aussi avec le type de concentration spécifique à l'activité de lecture. On se souvient de la célèbre expression de Patrick Le Lay : *« Nous vendons du temps de cerveau disponible. »* Aujourd'hui, la lecture commercialisée devient elle aussi le support d'orientation du temps de cerveau disponible. Mieux : elle vend du temps de cerveau actif. Sur le Net, ce qui vaut de l'or, ce n'est pas votre disponibilité, mais votre attention. A partir d'informations sur vos lectures, Google tire des informations sur vous, lecteurs, qu'il échange contre de la publicité. Dans cette logique, chaque acte de lecture est considéré comme un « hit » : c'est la quantité qui produit la qualité. De la sorte, une majeure partie de la concurrence entre les grandes entreprises présentes sur le marché Internet a pour enjeu la rapidité du flux d'informations, nous amenant à cliquer plus pour penser moins.

Les plus jeunes, qui ont grandi devant un ordinateur, risquent de prendre la lecture industrielle comme lecture de référence.

Il se trouve que la lecture de consommation est compatible avec la lecture d'information, cette lecture non linéaire, fragmentée. La lecture d'étude chère à Sénèque, par contre, présente peu d'intérêt commercial. N'est-elle pas de ce fait menacée ? Pour Alain Giffard, les lecteurs numériques confirmés continuent d'aimer la lecture « à l'ancienne », tout en aimant la singularité de cette expérience nouvelle, individuelle et collective, où des sociétés de lecteurs se constituent autour de la publication et de l'échange de lectures : *« Ils ont appris à suspendre la navigation et à clôturer un texte pour se concentrer. Ils savent imposer des détournements de la technique permettant de reconstituer la lecture d'étude. »*

Mais la situation est bien différente pour le lecteur débutant, même si l'on manque de recul pour mesurer les conséquences de ce phénomène. Les plus jeunes, qui ont grandi devant un ordinateur, risquent de prendre la lecture industrielle comme lecture de référence, ce qui devrait entrer directement en conflit avec les exigences de l'école. Pour prévenir ce danger, Alain Giffard, Bernard Stiegler et toute la communauté qui s'est formée autour de l'association Ars Industrialis - une « association internationale pour une politique industrielle des technologies de l'esprit » - en appellent à l'intervention de la puissance publique. Pour l'instant, les politiques se sont limitées à favoriser l'accès à Internet et à offrir des débits de connexion toujours plus importants. Mais pour quoi faire ?

CNRS le journal

Les jeunes lisent, mais pas comme avant



© DR

Bernard Lahire, professeur de sociologie, directeur du Groupe de recherche sur la socialisation (GRS, CNRS/Université Lyon-II/ENS-LSH)

Le prochain Salon du livre aura lieu du 14 au 19 mars à la porte de Versailles, à Paris. Selon Serge Eyrolles, qui préside l'événement¹, les scolaires et les étudiants y sont venus beaucoup plus nombreux en 2007 que l'année précédente. C'est un peu contradictoire avec le discours actuel sur les jeunes et leur prétendu désintérêt pour la lecture, n'est-ce pas ?

Bernard Lahire : En effet, après avoir longtemps concerné essentiellement les adultes faiblement diplômés sortis du système scolaire, les discours de déploration en matière de lecture ont commencé à porter depuis quelques décennies sur les populations encore scolarisées. De plus en plus d'enfants sortiraient de l'école élémentaire sans « savoir lire », ils « liraient » de moins en moins au cours de leur scolarité secondaire et seraient de moins en moins disposés à consacrer du temps à « la lecture » lorsqu'ils sortent du système scolaire.

Vous sous-entendez que ce n'est pas le cas ? Que le « niveau » ne baisse pas forcément ?

B.L. : Les choses sont bien plus compliquées que cela. Par exemple, la « lecture scolaire » a varié dans sa définition au cours de l'histoire. Aujourd'hui, il n'est plus possible d'« apprendre bêtement à lire » (comme disent les enseignants), c'est-à-dire d'apprendre seulement à « déchiffrer ». Car il faut désormais comprendre ce qu'on lit, ce qui signifie

concrètement savoir répondre, le plus souvent par écrit, à toutes sortes de questions sur les textes lus. Les exigences en matière de « savoir lire » sont donc variables selon les époques et nous n'avons pas affaire à une simple baisse des compétences. Nul doute qu'à l'avenir, les nouvelles formes d'écrit sur écran produiront de nouvelles modalités du lire et de nouvelles définitions du « bien lire » ou de l'habileté à la lecture. On a dû probablement par le passé décerner des prix de lecture à des élèves que l'on considérerait aujourd'hui comme bien médiocres !

À l'instar des sociologues Christian Baudelot et Roger Establet, spécialistes de l'éducation, on pourrait alors au contraire prétendre, en citant le titre provocateur d'un de leurs ouvrages², que « le niveau monte » ! Mais cela n'aurait bien sûr pas plus de sens...

B.L. : En fait, la question qui se pose est : comment peut-on comparer deux états d'un phénomène lorsque l'instrument de mesure du phénomène et le phénomène lui-même ont changé ? Ce constat force fondamentalement à interroger nos définitions implicites de ce que « lire » veut dire et devrait conduire à rester prudents dans nos assertions quant à la « baisse de la lecture chez les jeunes ». Ceux-ci lisent-ils aujourd'hui moins que nous ne le faisons avant ou bien lisent-ils différemment des textes différents ? Et ce qu'ils lisent³ est-il pris en compte dans les enquêtes sur lesquelles s'appuient un certain nombre de discours de déploration de « la fin de la civilisation du livre et de l'écrit » ? Il faudrait plus se poser ce type de questions si l'on entend porter un diagnostic sérieux sur le sujet plutôt que de déplorer une « montée de l'illettrisme ».

Cette notion d'« illettrisme » est justement très variable, n'est-ce pas ?

B.L. : Absolument. Le mot « illettrisme », inventé en 1978 par ATD Quart-Monde, n'a cessé de revêtir toutes sortes de définitions (ne pas savoir lire du tout, avoir des difficultés à lire, etc.). Aujourd'hui, il est même pratiquement devenu synonyme de la notion d'« échec scolaire » (on parle de « prévention de l'illettrisme » à l'école maternelle...). Or, selon la définition, les « illettrés » peuvent se compter par dizaines de milliers ou par dizaines de millions ! En résumé, tout ce qu'on peut dire, c'est que les discours catastrophistes sont simplistes. Des sociétés dans lesquelles les savoirs se renouvellent, et souvent se complexifient, produisent en permanence de nouvelles catégories d'« illettrés ». Mais ce phénomène n'autorise en rien une interprétation des faits en termes de « déclin de la culture ».

Propos recueillis par Charlie Poulet